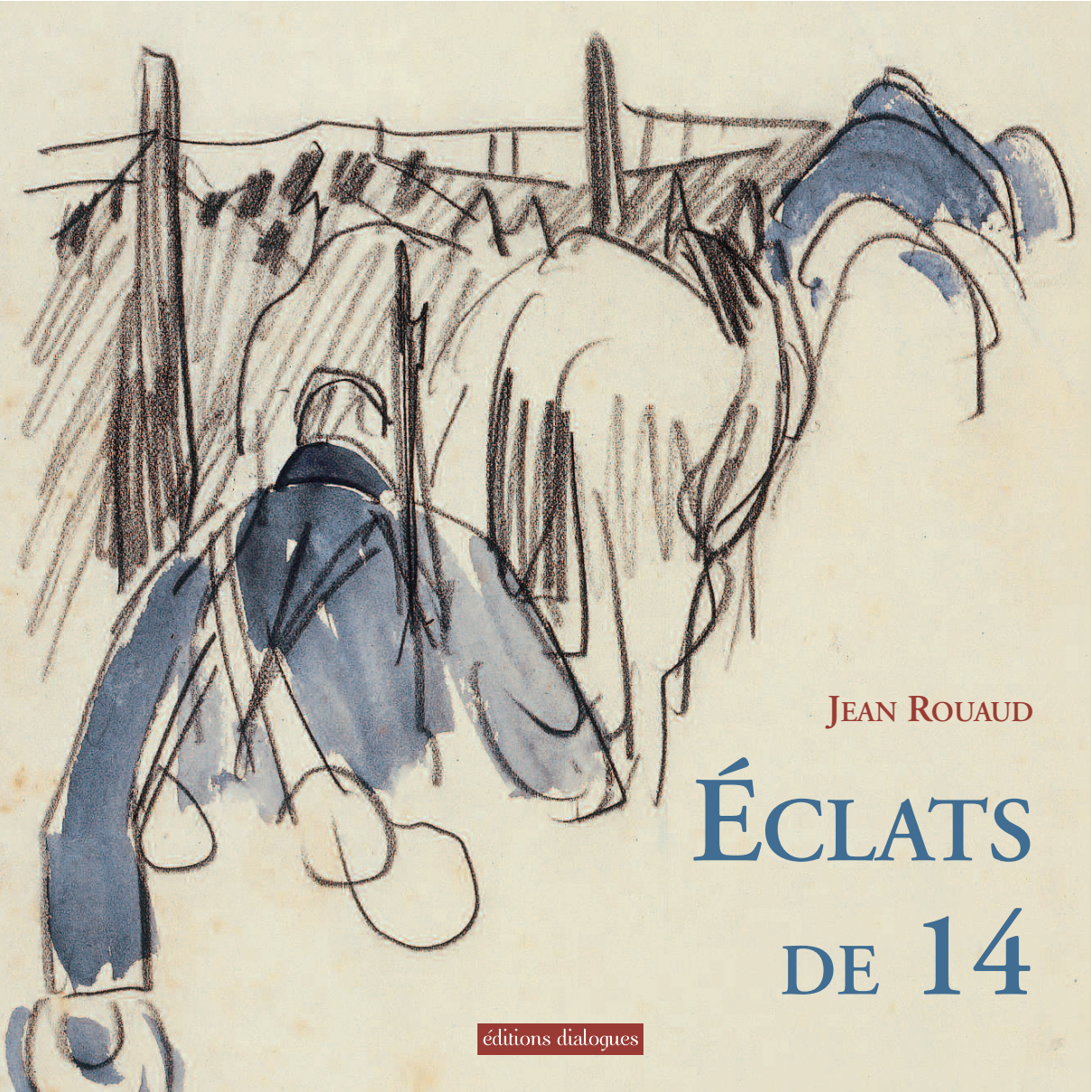




JEAN ROAUD

ÉCLATS DE 14

éditions dialogues

ÉCLATS DE 14

JEAN ROAUD



éditions dialogues



*« Le carnage fut grand de part et d'autre,
on fit peu de prisonniers. »*

Saint-Simon

LA GUERRE DE L'ART

Pour l'art, la guerre commence avant la guerre. Il suffit de voir ce tableau de Cézanne, un portrait d'Ambroise Vollard, accroché au milieu de la production des peintres en vogue dans cette exposition sur Paris en 1900. Le monde moderne est là sous nos yeux, Paul Cézanne est le seul à nous le présenter, seul à être véritablement de son temps, quand à côté on se berce d'une esthétique décadente, proustienne, et si peu en phase avec ce qui se prépare. On pressent ainsi que

le monde aura tôt ou tard à se mettre à jour, et que ce sera aussi violent que cette guerre qu'a dû mener Cézanne contre l'esprit aveugle du temps. La guerre de Paul Cézanne, seuls son corps et son entourage peut-être en sont les victimes. Les temps, eux, pour se rattraper, seront obligés d'embarquer les peuples pour une mise à jour brutale. Cet ajustement des temps, en catastrophe, c'est ce qu'on appelle la guerre.

Feu

(le Pays)

Que reste-t-il ? des listes de noms sur de pompeux monuments aux morts qui auront bien du mal à s'inscrire dans l'histoire de la sculpture, les livres des témoins (à ce jour aucun événement n'avait suscité une littérature aussi abondante, en quoi il faut en rendre responsable la République et son école laïque et obligatoire, qui en apprenant à lire et écrire à la piétaille, juste avant de l'envoyer à l'abattoir, nous a valu d'entendre un autre son de cloche quand d'ordinaire, ces écrits militaires, c'était l'apanage de quelques aristocrates qui avaient des idées bien arrêtées sur la guerre et l'esprit chevaleresque, bien éloignées des réalités du front, au point que dans un souci d'élégance les mêmes, au haut commandement, avaient choisi une couleur tirée de

la garance pour le pantalon et la casquette de toile, et de l'indigo pour la vareuse, un uniforme parfait pour la parade, pour enjôler les bonnes, dit Rimbaud, défilé de prêt-à-porter auquel on doit le lourd bilan des premiers mois dans les champs de blé de l'été 14), des bouts de films d'époque présentant des poilus lourdement harnachés, croisillon de sangles pour la gourde, la musette à grenades, le fusil, le masque à gaz, progressant d'une démarche saccadée, laquelle, dans un film muet, prête à rire, mais là, pour peu qu'ils se retrouvent face à l'objectif, ce sont plutôt eux qui s'essaient à un petit sourire mal rasé, destiné à remonter le moral de l'arrière, comme si après les gaietés de l'escadron ils tentaient de nous faire croire aux joies de la tranchée, ou bien des séquences montrant une attaque, les soldats sortant de leurs trous et baïonnette au canon fonçant vers les lignes ennemies au milieu des gerbes de terre soulevées par les obus, et on se dit que

face à une telle détermination, une telle démonstration de force, ceux de l'autre côté vont voir ce qu'ils vont voir, mais en fait ils ne vont rien voir du tout, car si vous faites attention à l'angle de prise de vue, en plongée, à trois mètres au-dessus du sol, vous vous apercevez que ces attaques bien réglées, comme à la manœuvre, ont justement été filmées à l'entraînement, ce qui paraît logique car Verdun, trois semaines de pilonnage dément à l'artillerie lourde, ce n'est pas un temps à mettre une caméra dehors, et si l'on ajoute les impressionnants champs de croix, partitions géométriques, comme des interventions d'artistes, quel est le témoin fulgurant qui aurait retenu trace dans son corps de l'histoire de ces quatre années de guerre sinon le corps même du pays, le corps empoisonné à mort du pays, empoisonnés les quatre éléments, empoisonnée la mémoire, empoisonné l'imaginaire.

Tout a été dit et redit. La stratégie suicidaire de l'état-major qui prônant l'offensive à outrance envoie des centaines de milliers d'hommes à l'abattoir avec l'idée d'une guerre éclair, d'une guerre haïku en somme, quand on sait ce qu'il en a été, quatre années sous terre, et des milliers de volumes racontant l'horreur, la stupidité d'un général Nivelle organisant la grande tuerie du Chemin des Dames, les assauts inutiles pour reprendre Douaumont et au final en faire un ossuaire, la mutinerie des hommes lassés non de se battre mais d'avoir à obéir à des ordres imbéciles, le sauvetage in extremis par l'arrivée des Américains, et puis la grande saignée des campagnes qui se lit sur les monuments, l'effondrement démographique des villages dont certains ne se sont jamais remis, car aux disparus, près d'un sur trois, s'ajoutaient les revenants impotents, gazés, alcooliques, toute une génération entre vingt et quarante ans qui ne serait plus là pour assurer



Le 13 Janvier.
En attendant l'attaque qui doit
se produire au début
des premiers jours
le 16 Janvier sur An
ma section. J'ai
un monographe de la Mangallan
face aux Boches. à 150 mètres à peine

« Tout a été dit et redit » – cette folie par laquelle des vieillards qui ne combattront pas décident d'envoyer leurs fils à la mort, la stratégie suicidaire de l'état-major prônant l'offensive qui mène des centaines de milliers d'hommes à l'abattoir : « cet ajustement des temps, en catastrophe, c'est ce qu'on appelle la guerre. »

978-2-918-135-951

www.editions-dialogues.fr



Prix : 14 €

Illustration : Mathurin Méheut